

**BIBLIOTHÈQUE
CANTONALE ET
UNIVERSITAIRE
BCU LAUSANNE**

**A consulter
sur place**



**Guide
de visite**

Extraits :

Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, 1759

Commentaires :

BCUL, sur la base des textes écrits par André Magnan pour la publication accompagnant l'exposition.

Le livre *Un amour de Candide : la collection d'un amateur* est disponible à la boutique du Palais de Rumine ou en librairie.

Guide de visite

Ces 3 vitrines invitent à un voyage en 12 étapes dans le chef-d'œuvre de Voltaire et proposent un retour vivant et familier vers ses héros·ïnes, leurs aventures et leurs épreuves, dans les lieux et décors successifs de leur course folle de leur Westphalie natale aux bords de la Propontide, où elles/ils établiront leur «jardin».

Chaque étape se concentre sur un bref passage du roman et en présente plusieurs illustrations. Ces représentations sont tirées des ouvrages de la collection Payot, mais aussi d'autres éditions du texte de Voltaire. Les images signalées par une étoile dans la légende n'appartiennent pas au fonds Payot.

1. Comment Candide est élevé dans un beau château...

«Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison, et le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère. Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles. – *Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes ; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux ; aussi monseigneur a un très beau château : le plus grand baron de la province doit être le mieux logé ; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année. Par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux.* [chapitre 1]»

Commentaire :

L'édition rythmée par 68 lithographies blanc sur noir de l'artiste suisse **Hans Erni** s'ouvre sur une double page intrigante : à côté d'un Candide heureux, souriant aux anges, sagement assis sous l'œil de son précepteur Pangloss, l'artiste a figuré, sur la page de droite, étrangement, hardiment, trois loups – dont le texte ne dit rien. Le double dessin d'Erni présente une image cachée, d'abord invisible, mais assez nette quand on la perçoit. Dans la chevelure flottante de Candide apparaît, comme dans un rêve, la « belle Cunégonde » en buste, les seins nus, comme il la voit en ce moment même, pendant la leçon de maître Pangloss. Tout s'éclaire alors sur ces loups mystérieux : à cette vision secrète de Candide (la fille qu'il aime, qu'il aimera toujours) répond d'avance, lui barrant tout espoir, cette autre vision qu'on lui cache, celle de loups qui l'attendent, des loups prenant figure d'hommes pour dévorer les Candide (et les Cunégonde) bercé-es d'illusions, mal formé-es à la vie, élevé-es trop innocemment dans le déni des rapports de force et des passions inhumaines.

Les trois autres images se concentrent sur Pangloss. L'estampe de **Chodowiecki** le campe pérorant devant les châtelain-es assemblé-es, le jeune baron sur la même ligne que ses dignes père et mère, Cunégonde et surtout Candide en retrait. Il n'est que le neveu, et pire, un bâtard, en manque de quartiers de noblesse. Pangloss, « l'oracle de la maison », leur insuffle les vérités sacrées de l'Optimisme – et les endort aussi, semble-t-il ?

Siméon, quant à lui, l'a saisi à l'heure du repas et sermonne son élève, en idéologue imbu et repu, massif, écrasant. Candide est ici vu de dos, il regarde « la belle Cunégonde » qui minaude derrière Pangloss. L'image est riche, laissant voir encore, par la fenêtre, le maître du château poussant du pied ses cochons – car « nous mangeons du porc toute l'année ».

Pangloss revient fort amaigri, en 1947, dans le bandeau dessiné par **Samuel Adler** ; mais sec ou gras, c'est toujours le même gourou hypnotique, le Guide, qu'on suit les yeux fermés, et « par conséquent » les mains et les bras dociles.

2.

... et comment il est chassé d'icelui

« [Cunégonde] rencontra Candide en revenant au château, et rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain, après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa ; elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit ; elle fut souffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles. » [chapitre 1]

Commentaire :

Un baiser et vingt coups de pied au cul : c'est ce souvenir qui résume le tout premier bonheur de Candide auprès de sa chère Cunégonde – et la reconduite musclée qui suit, jusqu'à la grille du château. *Thunder-ten-tronckh!* Le tonitruant patronyme du maître des lieux évoque un *Tonnerre de Dieu!* et n'augure rien de bon pour ce petit bâtard tenté par une cousine plus délurée que lui.

C'est à **Gérard Cochet** qu'on doit l'image du baiser fatal surpris et puni. Loin de l'érotisation libre à laquelle se porteront bientôt ses successeurs, pour le plaisir d'émouvoir, d'étonner, de rivaliser d'audace, Cochet a retenu la scène à sa version pudique, suspendue aux préludes, avant même que les mains s'égarent comme le suggérait le texte de Voltaire. Mais le père, le maître, l'ogre adulte veille, la canne déjà prête, en attendant le pied furieux.

Des vingt coups de pied, trois sont fixés ici dans des dessins en couleurs signés **Sylvain Sauvage**, **Jylbert** (alias Marcel Jean-jean) et **Etienne Calo** : un roulé-boulé pour Calo, une culbute chez Jylbert, un superbe vol plané chez Sauvage, trois dessins de fin de chapitre. Le cas Sauvage est le plus intéressant : Candide y est vu de face, forcé d'affronter désormais ce monde inconnu qui l'attend. Jylbert l'a jeté sur ce nouveau théâtre par un rideau entrouvert, et Calo l'a vu les yeux clos, les joues encore enfiévrées, protégé par son innocence.

3.

Entraîné dans une effroyable bataille, Candide déserte et gagne la Hollande

«Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles, éentrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés. Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares ; et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde.» [chapitre 3]

Commentaire :

La guerre vue par la souffrance des civil-es, ce grand tournant de la vision romanesque des conflits, s'accomplit dans ce livre à travers l'œil d'un déserteur. Anti-héros de l'Optimisme, Candide affronte sa première épreuve : l'enrôlement forcé, la soumission machinale, le feu d'une bataille, la tuerie.

Mais cette guerre sans nom, qu'on appelle à la fin *Guerre de Sept ans*, franco-anglaise à l'origine, mais déjà mondiale par les deux empires naissants, n'est pas seule en cause. Guerres au Maroc, guerre entre Russes et Turcs, guerre au Paraguay : Candide parle de toutes les guerres, donc aussi des nôtres, et dit surtout le besoin d'un ordre de paix toujours à inventer.

Jean-Michel Moreau est le premier à illustrer cet épisode : son archétype de la traversée d'un village détruit hantera toute l'iconographie à venir. Un siècle et demi après, cette fuite de Candide inspirera à **Théo Van Elsen** une version plus empathique, une lente errance prostrée sur le champ d'horreur. Plus près de nous, chez **Jean-Marc Rochette**, illustrateur et bédéiste de renom, une hallucination révoltée se souvient encore, deux siècles après, des yeux exorbités du soldat perdu de Moreau.

4.

Comment on fait un bel autodafé pour empêcher les tremblements de terre

«Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler. On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *san-benito*, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le *san-benito* de Candide étaient peints de flammes renversées, et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.» [chapitre 6]

Commentaire :

Une autre épreuve initiatique attend Candide au Portugal : après l'ordre guerrier, il se frotte à la puissance de l'Église. Dénoncé à l'Inquisition pour hérésie, il est flagellé en public dans un horifique « autodafé » (du portugais *auto de fé*, « acte de foi »). Des Juif-ves clandestin-es y sont aussi brûlé-es, tandis que Pangloss est pendu pour avoir prêché le « Tout est bien » sur les ruines de Lisbonne après le séisme qui a fait trente mille mort-es le 1^{er} novembre 1755. On sait que Voltaire a inventé cette expiation de 1755 pour punir Pangloss.

La gravure de **Fernand Siméon** semble dresser contre le texte, en défense si l'on peut dire, le majestueux ordonnancement d'une cérémonie de haut sens. Candide apparaît au premier plan, nu et entravé, sur l'échafaud. Les souffrances ressenties par ce dernier, qui regarde le public et les lecteur-rices, sont censées apaiser le ciel courroucé. Un chœur accompagne les coups de fouet, tout comme les prince-esses qui, sous leur dais, sont placée-es exactement entre le dos et le fouet du bourreau. Au fond de l'image à droite, le feu est attisé et le commun des fidèles massé devant les murs de la cité. Toutes et tous implorent le pardon divin.

Les illustrations de **Samuel Adler** et de **Maurice Van Moppès** apportent deux variations divergentes, l'une légère, l'autre grave : un effet de diversion chez Van Moppès, dont les couleurs vives, les gestes forcés, les poses et les mines transposent l'ironie première d'une mise en spectacle ; une vision symbolique de nouveau Golgotha chez Samuel Adler, dégagée de toute raillerie.

La lettre ornée de Roger Mauge insinue quelque doute enfin sur la pendaison de Pangloss qui semble défier sa potence en lui tournant le dos. C'est qu'il en réchappera, la corde ayant glissé : Voltaire avait encore besoin de ce punching-ball pour entretenir la satire de l'Optimisme.

Candide date de 1759, les derniers autodafés du Portugal avec des victimes humaines de 1761 et ceux d'Espagne de 1783. L'Inquisition est abolie en 1820 au Portugal, en 1834 en Espagne.

5.

Comment Candide et son valet Cacambo sont reçus chez les jésuites du Paraguay

« – Tu as donc été déjà dans le Paraguai ? dit Candide. – Eh vraiment oui, dit Cacambo ; j'ai été cuistre dans le collège de l'Assomption, et je connais le gouvernement de Los Padres comme je connais les rues de Cadiz. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre ; il est divisé en trente provinces. Los Padres y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'oeuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que Los Padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ces rois ; qui tuent ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel ; cela me ravit, avançons ; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront Los Padres quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui sait l'exercice bulgare ! » [chapitre 14]

Commentaire :

Ce «royaume jésuite» du Paraguay, construction historique bi-séculaire au cœur de l'Amérique du Sud, Voltaire l'a évoqué deux fois dans son œuvre : fictivement dans *Candide*, avec cette incursion du héros en fuite, et vers la même date dans un *Essai* d'histoire mondiale.

Traîné sous la feuillée d'un poste avancé, le petit Candide croqué par **Gus Bofa** fait face aux autochtones. Le brun-rouge qui l'isole dit son étrangeté, son importance, peut-être sa valeur d'échange comme otage. Le reste de la planche est d'un même vert, sombre pour les arbres, clair pour les indigènes sous leurs sombreros.

Dans la scène dramatique de l'arrestation, traitée par **Maurice Leroy**, c'est le héros que l'artiste a habillé de vert pour le fondre dans la forêt complice. Cerné, sans défense, il est saisi par des soldats bruns, camouflés en troncs d'arbres. Mais aucun jésuite en vue.

C'est la vignette simple et directe de **Jylbert**, avec son air de cartoon de roman à quatre sous, qui révèle soudain l'évidence cachée : un révérend en soutane violette et bonnet carré, l'épée au côté, la hampe d'apparat en main, passe en revue sa garde rapprochée, de mine patibulaire comme les picaros du général Alcazar de *Tintin*. La bigarrure des images et la dérision du texte s'accordent : l'ordre jésuite sera supprimé par bref papal en 1773, quinze ans après *Candide*.

Mais ce jeune prêtre colonel, né Thunder-ten-Tronckh et frère de Cunégonde, miraculeusement retrouvé en Paraguay, est déjà en danger de mort. **Gaston Smit** l'a saisi dans son altercation avec Candide qui ose lui demander, quoique bâtard, la main de sa sœur. En retrait derrière eux, l'œil fixe, un esclave a senti le duel imminent : l'un des deux hommes s'apprête à périr.

6.

Après avoir tué le commandant des jésuites, Candide et Cacambo s'enfuient dans la jungle

« Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie ; mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude et cette alarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs portaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. Candide fut touché de pitié ; il avait appris à tirer chez les Bulgares, et il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil espagnol à deux coups, tire, et tue les deux singes. – *Dieu soit loué, mon cher Cacambo ! J'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures : si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur et un jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition, et cette aventure nous peut procurer de très grands avantages dans le pays.* Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, et remplir l'air des cris les plus douloureux. » [chapitre 16]

Commentaire :

Voltaire situe cette séquence sur les confins nord du Paraguay, vers le pays de celles et ceux que les Espagnols appellent Orejones (« les Indiens à grandes oreilles »). L'existence de ce peuple est attestée par le chroniqueur métis Garcilaso de la Vega dans son *Histoire des Incas* publiée en 1609. Voltaire imagine une histoire d'amour entre femmes et singes et projette sur les personnages, deux autochtones, un fantasma de colons et d'explorateur. Cet épisode zoophile renvoie également aux amours mythologiques entre humaines, satyres et faunes.

La joliesse érotisée du dessin gravé de **Monnet** désamorce totalement la charge primitive du texte : ces deux femmes blanches, raffinées, coiffées à la dernière mode, si *parisiennes*, ont l'air de sortir de leur toilette, comme leurs amants singes des mains du friseur. Il n'en reste qu'une charge de provocation libertine.

L'option alternative de la stylisation libre, amorcée par **Haug** et souvent reprise ensuite, tend autrement au même effet : déjouer et rejouer l'indécence virtuelle du texte en la neutralisant – et par là, en amortir l'inquiétude et éluder toute question.

La troisième image à l'inverse, une composition plus récente de **Prechtl**, rouvre la question des prétendus « sauvages » et en accroît l'inconfort, en prêtant au texte une réponse latente : cette *Pietà* païenne, en larmes, cette veuve grise berçant la mort d'un humanoïde roux, semble solliciter une aptitude à relier, à unir et aimer tous les ordres du vivant – le règne végétal inclus, figuré dans cette feuille trilobée en forme de cœur renversé.

Maurice Pouzet propose une image sobre et lumineuse, sans recherche de second degré, une lecture littérale du récit et de ses effets. Les deux singes aimés ont été tués, leurs amantes crient et pleurent, et le meurtrier s'en désole, mais trop tard, regrettant son erreur, bras ballants. L'artiste est entré sans réserve dans l'indication précieuse d'une faute de *Candide* et dans la proposition implicite d'une continuité du vivant, d'une attention humaine due à tous les êtres, en reconnaissance de leur parenté naturelle. Intuition troublante, mais profondément voltairienne pour qui sait explorer les ombres de l'œuvre.

7.

Candide et Cacambo découvrent l'ancienne patrie des Incas, modèle d'une civilisation simple et heureuse

« Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils ; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière ; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin. Partout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez. – *Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Vestphalie.* » [chapitre 17]

Commentaire :

De l'Eldorado de *Candide*, on peut sortir plus riche, mais pas forcément plus sage. Candide et son valet Cacambo quittent le pays sans autre profit que l'or et les diamants chargés sur leurs lamas rouges, cadeau du roi. Le vrai trésor, la valeur d'une civilisation, leur a d'abord échappé. On sort pourtant de l'Eldorado par le haut : la rivière souterraine de son entrée, barrée d'effroyables rapides, ne se remonte pas – car tout idéal se mérite à le chercher, au risque du mirage. Dans l'iconographie générale de l'épisode, c'est le péril de l'entrée secrète qui a le plus inspiré les artistes.

Maurice Leroy a conjuré la menace en retenant le canot fragile à l'amont des rapides. L'escarpement minéral pèse de tout son vertige, mais le texte qu'on lit à côté, hasard de la mise en page, promet déjà au bout du chenal un horizon d'humanité retrouvée. Le temps paraît suspendu, un clapotis avant les remous.

Albert Dubout a carrément fui quant à lui le danger. Son aquarelle luxuriante, d'une infinie délicatesse de formes et de couleurs, alentit le torrent en lagune, en estuaire, presque en delta, ses chimpanzés folâtraient sous la mangrove. Il ne manque que les cannes à pêche.

A l'inverse, **Bofa** et **Werner** ont illustré la sortie aveugle de la voûte nocturne, la fin de l'épreuve. Gus Bofa a reblanchi d'un trait les bords de l'entaille géante : une lueur s'annonce, le jour s'apprête à irradier le défilé. C'est dans la même idée, d'une clarté chassant la peur, que Nalle Werner a fixé, plus loin encore, l'instant de la délivrance : le frêle canot s'est fracassé, les deux aventuriers sont saufs, ils happent l'air et la lumière du pays neuf à découvrir, étendu sous leurs yeux. Un raffinement rare lui a fait tracer, dans l'anfractuosité de la roche, un profil de Voltaire.

8.

Au Surinam, Candide et Cacambo apprennent à quel prix on mange du sucre en Europe

« En approchant de la ville ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. – *Eh ! mon Dieu !* lui dit Candide en hollandais, *que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? – J'attends mon maître M. Vanderdendur, le fameux négociant* répondit le nègre. – *Est-ce M. Vanderdendur,* dit Candide, *qui t'a traité ainsi ? – Oui, monsieur,* dit le nègre, *c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. [...] – Ô Pangloss !* s'écria Candide, *tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. – Qu'est-ce qu'optimisme ?* disait Cacambo. – *Hélas !* dit Candide, *c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ; et il versait des larmes en regardant son nègre, et en pleurant il entra dans Surinam.* »
[chapitre 19]

Commentaire :

Le mot « nègre » est d'usage à l'époque de Voltaire. Il signifie « homme de race noir » et désigne péjorativement, jusqu'au 19^e siècle, les esclaves noirs. **Antoni Clavé**, dans une planche totalement saturée, a saisi Candide et Cacambo sous le contrecoup intériorisé d'un choc. Ils apparaissent comme pétrifiés dans le silence, le visage fermé, l'œil déserté de toute expression, réfugiés chacun dans un corps soudain plus lourd.

Trois solitudes qui sont aussi visibles chez **Hans Erni**, trois figures alignées de face : Candide effondré, ravagé, les yeux dans les mains, au-delà de la honte – Cacambo et l'homme réduit en esclavage échangeant un regard. Trois formes noires à traits blancs : ce choix unique de l'artiste refonde et refond ici l'humanité, mutuelle et commune.

« Ils rencontrèrent un nègre étendu à terre [...] » : c'est cette légende, extraite du conte de Voltaire et non reproduite ici, que **Paul Klee** a mise sous son dessin. Candide et Cacambo s'y parlent, maudissant, on suppose, l'Optimisme de Pangloss, mais l'homme à terre leur tourne le dos.

9.

Candide se retrouve à Paris sur le canapé d'une fausse marquise

«Après souper, la marquise mena Candide dans son cabinet, et le fit asseoir sur un canapé. – *Eh bien!* lui dit-elle, *vous aimez donc toujours éperdument mademoiselle Cunégonde de Thunder-ten-tronckh?* – *Oui madame,* répondit Candide. La marquise lui répliqua avec un sourire tendre : – *Vous me répondez comme un jeune homme de Vestphalie ; un Français m'aurait dit : « Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle Cunégonde ; mais, en vous voyant, madame, je crains de ne la plus aimer ».* – *Hélas!* madame, dit Candide, *je répondrai comme vous voudrez.* – *Votre passion pour elle,* dit la marquise, *a commencé en ramassant son mouchoir ; je veux que vous ramassiez ma jarretière.* – *De tout mon cœur,* dit Candide ; et il la ramassa. – *Mais je veux que vous me la remettiez,* dit la dame ; et Candide la lui remit. – *Voyez-vous,* dit la dame, *vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amants de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Vestphalie.* La belle, ayant aperçu deux énormes diamants aux deux mains de son jeune étranger, les loua de si bonne foi que des doigts de Candide ils passèrent aux doigts de la marquise. » [chapitre 22]

Commentaire :

La saynète parisienne du piège galant où tombe Candide, cette jarretière dénouée et remise, est l'un des passages obligés de l'iconographie du conte. La prouesse de **Paul-Emile Bécot** est d'avoir sublimé la sensualité dévorante de la marquise dans l'acuité d'un œil resté libre, qui regarde en coin les lectrices et les lecteurs, voyeur-euses. Cette friponne de luxe encourage d'une main son milord du jour et n'hésite pas, comme nous l'apprend le texte, à subtiliser les diamants qu'elle a repérés aux doigts de Candide.

Le piège est plus sensible, et semble d'abord combattu, dans la seconde image, une gravure ancienne et **anonyme** apparue au frontispice d'une édition française de *Candide* publiée en 1772. Il s'agit de la plus ancienne illustration connue du conte. Assez gauchement rendue par l'artiste, la posture d'arrêt de Candide, sa gestuelle, marque la défense ou la réserve, son irrésolution aux avances alanguies de la fausse marquise.

Passée dans l'œil d'**Umberto Brunelleschi**, illustrateur raffiné très en vogue à l'époque, la scène montre un couple libre et voluptueux, superbement narcissique : deux jeunes gens, rose et parme, sur un dégradé de bleus, ébloui-es de se contempler dans le temps infini du désir suspendu.

10.

Candide assiste à l'exécution de l'amiral anglais Byng, le vaincu de Port-Mahon

« En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth ; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte ; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme, lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde, et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. – *Qu'est-ce donc que tout ceci ?* dit Candide ; *et quel démon exerce partout son empire ?* Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. – *C'est un amiral*, lui répondit-on. – *Et pourquoi tuer cet amiral ?* – *C'est*, lui dit-on, *parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde ; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui.* – *Mais*, dit Candide, *l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre ?* – *Cela est incontestable*, lui répliqua-t-on. *Mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.* » [chapitre 23]

Commentaire :

C'est dans un esprit d'hommage mémoriel que Voltaire a mené *Candide*, le 14 mars 1757, à Portsmouth, pour y voir exécuter l'amiral anglais John Byng. Ce dernier est condamné à mort après une défaite contre les Français, jugée infamante et ruineuse aux intérêts vitaux du pays. La conscience européenne s'émeut de ce verdict singulier, suspect d'intrigues partisans et de démagogie belliciste. Voltaire tente d'intercéder en activant ses appuis personnels dans l'une et l'autre cour : c'est la première des affaires judiciaires qui remueront tant sa vieillesse. Il réussit à étayer la défense de l'accusé, mais sans obtenir la grâce royale espérée. Qui se souvient encore en 1759, lorsque paraît *Candide*, de cette affaire Byng déjà vieille de deux ans ? L'ayant toujours à cœur, Voltaire fera passer *Candide* de Portsmouth à Venise, directement, sans poser le pied en Angleterre.

La composition originale de **Constant Le Breton** avec ce corps foudroyé qui vacille et chavire associé à un cadrage serré, un décor minimal, l'alignement des quatre exécuteurs et ce contraste forcé du trait dégage un effet de puissance brute. La violence concentrée d'un attentat, la sensation atroce de *bout portant* : à l'époque, on dit plus clairement à *bout touchant*.

A l'opposé, la transparence brillante et bariolée du collage de **Hugh Bulley**, avec sa vision arrière plongeante, sa largeur de champ, l'espacement des tireurs et l'ajout des deux aplats de foule badaude et de navire à l'ancre. Cette représentation semble interroger naïvement, dans l'événement historique, une mise en scène apprêtée en spectacle : qu'avait-on voulu fêter là ?

On dirait qu'en réduisant cette question du sens à ses deux données les plus essentielles, **Hans Erni** a répondu à sa façon. On n'y voit plus, à gauche, que le *bout touchant* des fusils, et à droite une figure couronnée de haut symbole, la raison d'Etat sans doute – ou la *Britannia* du chant patriotique *Rule, Britannia!* ?

11.

Candide, parvenu à Venise, soupe en compagnie de six rois déchus

« Il restait au sixième monarque à parler. – *Messieurs*, dit-il, *je ne suis pas si grand seigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis Théodore ; on m'a élu roi en Corse ; on m'a appelé Votre Majesté, et à présent à peine m'appelle-t-on Monsieur ; j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'État, et j'ai à peine un valet ; je me suis vu sur un trône, et j'ai longtemps été à Londres en prison, sur la paille ; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise.* Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises ; Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. – *Quel est donc, disaient les cinq rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne ?* Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes, qui avaient aussi perdu leurs États par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise. Mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople. »
[chapitre 26]

Commentaire :

Six rois de rencontre partagent le souper de Candide et Martin, compagnon de route rencontré lors d'un précédent voyage, dans l'hôtellerie de Venise où ils sont descendus. Chassés du trône par des révolutions de palais ou par le sort des armes, les voici revenus dans la cité des doges, comme l'an passé, pour jouir incognito des plaisirs du plus beau carnaval d'Europe. Masques tombés, ils dévident leurs tristes destinées, d'où six biopics express, dont on vient de lire le dernier. Ce sixième roi, aujourd'hui oublié, est un Théodore, baron de Neuhoff, aventurier de vieille noblesse allemande, qui a en effet régné quelques mois sur les Corses, alors insurgés contre Gênes, en 1736. Un frisson de grande histoire traverse cet épisode des rois déchus : complots, crimes et châtiments, guerres de conquêtes, fuites secrètes, destitutions.

L'iconographie du chapitre est remarquablement cohérente, fidèle à l'esprit facétieux du texte, avec des broderies plus ou moins libres. Le *Candide* du dessinateur-illustrateur belge, **Fernand Van Hamme**, montre un souper des rois d'une suggestion puissante : un contre-jour vaporeux, des figures en silhouette, fantomatiques et indistinctes, une table débarrassée dont les convives semblent vociférer, toute solennité perdue – une vision crépusculaire. En regard, les compositions de Mauge et Jylbert rivalisent d'invention et d'insolence.

Chez **Mauge**, c'est une gondole de rois fêtards, masqués et déguisés, rigolards, plus éméchés l'un que l'autre, lançant serpentins et confettis. Mais c'est aussi, par le déguisement dominant, une gondole en folie, comme un retour de la nef des fous : l'un des six rois agite la marotte du bouffon.

Avec **Jylbert**, l'ostentation de la royauté redevient sérieuse. On dirait un concours de beauté entre rois, un concours de têtes et couvre-chefs, donc de chefs. Admirons cet alignement en guirlande, dans la diagonale de la page, de têtes princières coiffées d'un turban turc, de toques et d'un simple foulard noué, fierté des vrais Corses. Le sang n'ayant pas coulé, on exclut la guilotine.

12.

« Cela est bien dit, mais il faut cultiver notre jardin »

« – *Travaillons sans raisonner*, dit Martin, *c'est le seul moyen de rendre la vie supportable*. Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : – *Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches.* – *Cela est bien dit*, répondit Candide, *mais il faut cultiver notre jardin.* » [chapitre 30]

Commentaire :

Renonçant à la pleine page et jouant la modestie d'un dernier bandeau, le « jardin » d'**Edmond Malassis** couronne admirablement son travail d'imagier de *Candide*. L'artiste s'est plu à donner à son petit tableau l'apparence d'une toile encadrée pour y fixer tous les signes d'une plénitude heureuse. La profondeur du champ isole en gros plan un Candide enfin rayonnant, équilibré par son cerceau de portage, son seau, son arrosoir, et régissant sur ses salades et ses semis. Ses compagnons sont réunis autour de lui, laborieux et utiles – seul Pangloss, dernier oisif, y présente l'air absent d'un sourcier improbable. Plus qu'aucune autre, cette image a circulé, de cartable en pupitre, au pays de Voltaire et ailleurs, notamment en couverture de la première édition scolaire intégrale du conte en 1969 et diffusée jusqu'en 1992.

Trois autres jardins remarquables de *Candide* ont été choisis pour leur intérêt propre et leurs différences. A distance et en boucle, le dernier bandeau de **Samuel Adler** répond à son premier (station 1), en inversant les positions et le geste. Le maître maintenant, c'est Candide, et Pangloss son élève.

L'image de **Philippe Ledoux** propose une réplique réaliste et populaire, encadrée encore, du tableau de Malassis. Il y ajoute un paysage, une ambiance plus chaude, une division plus genrée des tâches aussi, comme le veut l'époque. Cacambo souffle – sa hotte qui déborde est si lourde. Les femmes s'affairent, les hommes en contrebas se reposent et conversent, vivement semble-t-il, discussion ou dispute ? La manie raisonnante les aurait-elle repris ? Choix graphique très moderne à sa date : Candide est torse nu, comme un tenant de jardin ouvrier.

Après son Voltaire en profil lors de l'entrée en Eldorado (station 7), **Nalle Werner** figure un Voltaire pensif, absorbé, inquiet peut-être et qui semble veiller sur sa création, sur ces petits « jardiniers » qui s'activent en bas.

